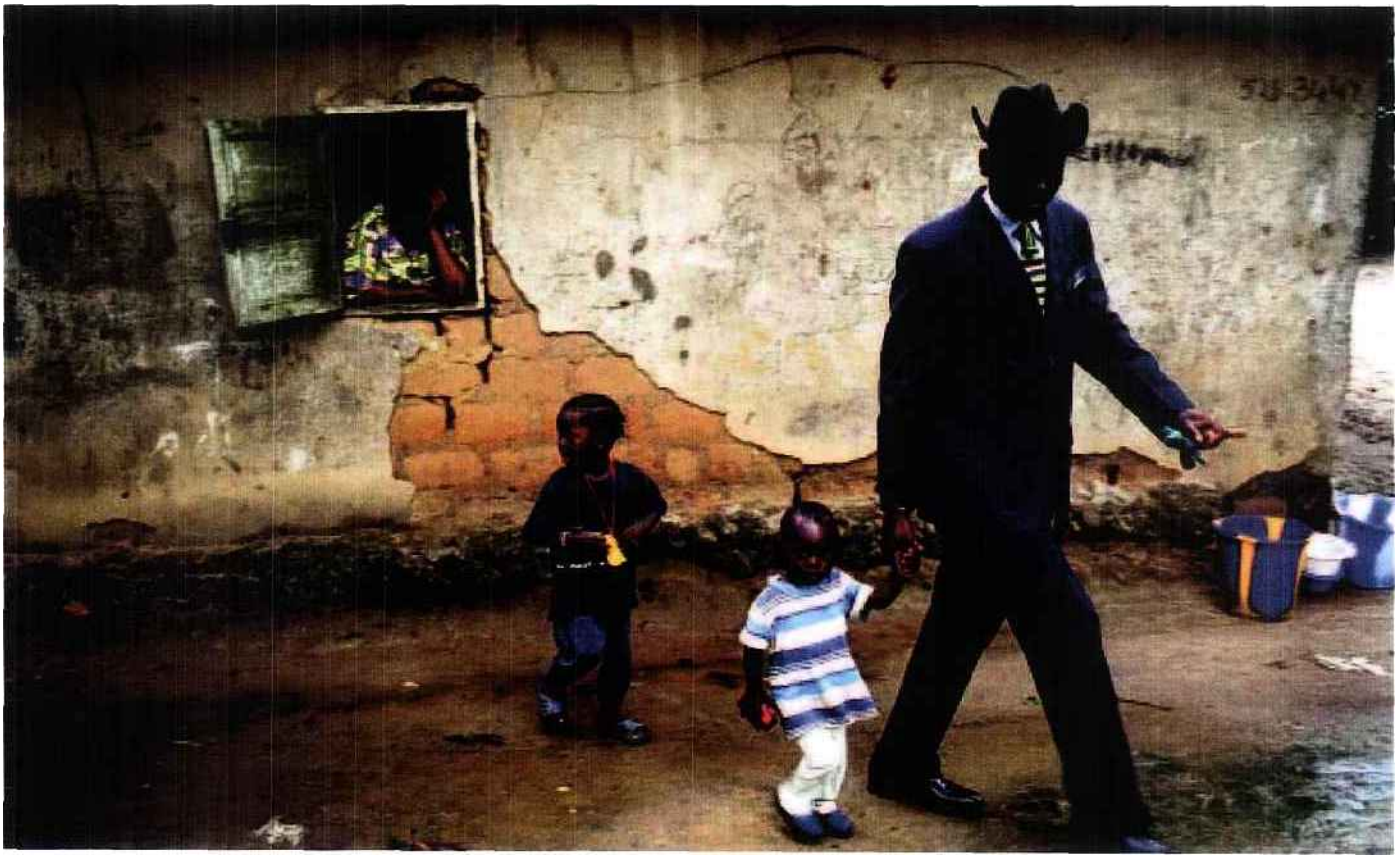
Etonnants voyageurs à Brazzaville

Après plusieurs éditions à Bamako, le Festival né à Saint-Malo n'abandonne pas l'Afrique. Du 13 au 17 février, il s'est posé avec armes et bagages – livres et écrivains – à Brazzaville.



Le Festival Etonnants Voyageurs voyage, quoi de plus naturel ? Du 13 au 17 février, il était à Brazzaville. Nous pas, malheureusement. Mais les échos ont circulé sur Internet et France Inter a accompagné le mouvement pendant une journée, diffusant même, vendredi dernier, un concert en direct. Puisqu'il est entendu qu'en Afrique, la musique est partout.

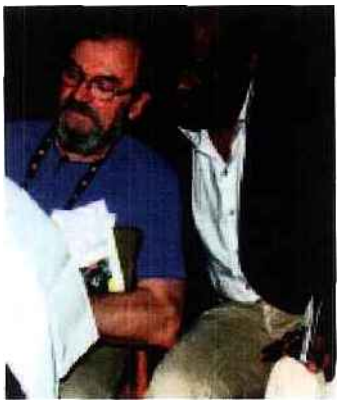
La politique était là : pour de nombreux lecteurs, africains ou non, les écrivains du continent ont le devoir de s'engager dans la lutte pour la démocratie. Ils sont nombreux à le faire mais certains revendiquent le droit à une littérature plus intimiste. Et pourquoi pas ? C'est l'un des enjeux de « L'Afrique qui vient », pour reprendre l'intitulé du Festival, au moins sur le terrain de la fiction.

Une tendance forte, sensible depuis quelques décennies, articule les littératures africaines autour d'un besoin majuscule. Helon Abila, écrivain nigérian, le dit en citant un proverbe : *« Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les récits de chasse continueront de glorifier le chasseur. »* Se saisir, dans le même mouvement, des imaginaires locaux et des problématiques contemporaines. Et ne pas laisser aux écrivains occidentaux le monopole de l'interprétation.

Les Etats généraux de la littérature africaine ont nourri un débat et de multiples rencontres. Où les écrivains venus d'Egypte, du Nigeria et

d'Afrique du Sud ont été remarqués, témoignant de la vitalité créatrice autant que de la diversité du continent. Avec une liberté de ton qui n'est pas toujours bien acceptée. Faisant le bilan de la manifestation, l'éditorialiste des *Dépêches de Brazzaville* écrivait mardi : *« Au passif ne figurent finalement que les attaques, aussi gratuites que mal fondées, de certaines radios contre le Congo, ses dirigeants, ses administrations. »*

PIERRE MAURY



Ci-dessus, Michel Le Bris, organisateur de l'événement, et Alain Mabanckou. Ci-contre, une photo extraite du livre « S.A.P.E. ». « La Sape, explique Alain Mabanckou, va au-delà d'une extravagance gratuite. » Le photographe espagnol Héctor Mediavilla, pour qui elle est « une réalité contradictoire », en a saisi des images à la fois quotidiennes et spectaculaires. Le luxe ostentatoire s'affiche dans des décors déglingués et y prend tout son sens. © HECTOR MEDIAVILLA, «S.A.P.E.» CHEZ INTERVALLES, 160 P., 39 EUROS

LE RETOUR À POINTE-NOIRE D'ALAIN MABANCKOU

Lumières de Pointe-Noire ***
ALAIN MABANCKOU
Seuil
281 p., 19,50 euros

Vingt-trois ans : c'est le temps depuis lequel Alain Mabanckou n'était pas retourné à Pointe-Noire où il a passé sa jeunesse. Il habite à l'Institut français, dont les Ponténégrins, le nom de ses habitants, se souviennent qu'il fut le Centre culturel français. Il écrit sur ces retrouvailles complexes, sur la collision brutale entre les images du passé et celles du présent.

Le cinéma Rex est devenu une église pentecôtiste qui témoigne de la prolifération des sectes. Peu accueillante, la Nouvelle Jérusalem : il n'est pas autorisé à y entrer avec sa compagne qui prend les photos illustrant *Lumières de Pointe-Noire*. Il faudra pour cela l'intervention du propriétaire du bâtiment. Le cinéma est mort, les « libraires par terre » aussi, qui proposaient quelques ouvrages aux spectateurs sortant de la salle. Le titre le plus demandé était un Guy des Cars, *Sang d'Afrique*. Et Mabanckou qui écumait la bibliothèque du Centre culturel en lisant les romanciers dans l'ordre alphabétique, constatera en France que l'auteur de ce livre est sous-estimé : *« Cela n'effaça pas pour autant l'admiration que je vouais à celui qui, certainement, avait donné le goût de la lecture à toute une génération de Ponténégrins, voire d'Africains francophones. »*

Le plus aigu, parfois le plus douloureux, dans ce retour touche à la famille. Sa mère est morte depuis longtemps, même s'il a longtemps laissé croire qu'elle vivait encore. Certains se disputent la parcelle sur laquelle s'élève, dans un état précaire, la maison en bois où il a grandi avec elle et son père adoptif. D'autres, voyant l'Africain qui a réussi, lui réclament de l'argent comme un dû... Sentiments mélangés où l'émotion et l'exaspération se confondent parfois.

P. MY

DEUX VERSIONS D'UNE MÊME RÉALITÉ

roman
C'est fort la France ! ***
PAULE CONSTANT
Gallimard
250 p., 17,90 euros

Quand elle a publié *Ouregano*, son premier roman, en 1980, Paule Constant s'est fait incendier sur le plateau d'*Apostrophes* par Jean Cau. Celui-ci ne partageait pas la vision de l'Afrique qu'elle s'était forgée lors des années d'enfance passées dans cette région du monde. Jean Cau n'était pas le seul. Une lectrice s'en prenait à elle : *« Elle m'accusait d'avoir roulé dans la boue les fonctionnaires coloniaux, de ne rien comprendre au colonialisme et de cracher dans la soupe qui m'avait nourrie. »* Cette lectrice, Mme Dubois, femme de l'administrateur local et personnage d'*Ouregano*, avait vécu les mêmes événements. La romancière retrouve cette femme, lui parle et la confrontation des deux versions fournit l'ossature de son nouveau roman.

La nouvelle académicienne Goncourt s'est autorisé toutes les libertés. Entre ce qui a l'apparence du vrai et ce qui a réellement été à l'origine de *C'est fort la France !*, l'écart est peut-être considérable. Il s'agit pourtant bien de proposer, dans le même livre, l'endroit et l'envers d'une même réalité. Les bienfaits et les méfaits de la colonisation.

Le résultat est formidable. Mme Dubois est plus pathétique que ridicule, noyée par ses rêves de grandeur et l'obsession d'être à la hauteur du pays qu'elle croit représenter. Surtout, la galerie de portraits dont Paule Constant peuple Batouri fournit la matière d'une étude de cas intéressants. Parmi eux, Bodin, qui vaccine à la volée et finit par provoquer une épidémie due à sa négligence. Et tant d'autres, plus vrais que nature.

P. MY

LES VOIX MULTIPLES DE PLUSIEURS GÉNÉRATIONS

anthologie
L'Afrique qui vient ***
COLLECTIF
Hoëbeke
328 p., 20 euros

Michel Le Bris et Alain Mabanckou, codirecteurs d'Etonnants Voyageurs-Brazzaville, préfacent une anthologie africaine très riche : 26 écrivains dont la langue de travail est le français, l'anglais, le portugais, le néerlandais, l'afrikaans... Ils viennent d'un peu partout en Afrique (et même d'Haïti pour Orcel Makenzy ou de Belgique pour Lieve Joris), ils appartiennent à plusieurs générations et disent, chacun à leur manière, pourquoi ils écrivent. Les genres sont multiples : entre les articles où l'Egyptien Alaa Al Aswany plaide pour la démocratie et la fiction de Florent Couao-Zotti située en 2070, les rapports semblent lointains. Mais chaque texte veut exprimer, dans une forme choisie, la part personnelle de son auteur.

Il faudrait les citer tous, en voici quelques-uns. Le Kenyan Binyavanga Wainaina répond, avec une ironie féroce et salutaire, à la question : comment écrire sur l'Afrique ?, démontant les clichés les plus fréquents. La Camerounaise Leonora Miano aborde dans « Palmachristi » les problèmes de cheveux, faisant d'un sujet superficiel le symbole de profonds tourments. Noo Saro-Wiwa, la fille de l'écrivain nigérian Ken Saro-Wiwa exécuté par pendaison en 1995, officiellement pour incitation au meurtre mais surtout pour son opposition à la politique de Sani Abacha, revient sur les lieux de ses origines. Le Congolais Henri Lopez explique l'Afrique à sa petite-fille, dans une version optimiste. Et le Nigérian Helon Habila se voit, dans « L'autre Habila », dépossédé de lui-même en raison d'un profil Facebook frauduleux.

P. MY